

devenir tout à fait aveugle. Pourquoi ? je n'en sais rien. Je me trouvais dès lors réduit à remplacer la messe du jour par la messe votive de la Sainte Vierge, et mon bréviaire par des rosaires. J'y voyais assez pour me conduire, mais voilà tout ; lire et écrire étaient devenus une impossibilité.

Instruit de mon triste état, mon excellent évêque, Monseigneur Laouënan, en bon père qu'il est toujours, m'offrit toutes les consolations que je pouvais désirer. " Venez, me disait-il, venez à Pondichéry, vous y vivrez dans la retraite, nous serons heureux de vous recevoir et de vous entourer de nos soins."

Un père spirituel ne pouvait mieux dire et la proposition était séduisante ; mais il me fut impossible de l'accepter. Homme d'action et aimant le travail, une vie retirée ne pouvait me convenir ; me séparer de mes chrétiens, qui m'aiment et que je soigne depuis vingt-neuf ans, était une impossibilité. Je fis donc prier Sa Grandeur de me laisser à mon poste en m'accordant un jeune confrère pour m'assister à la messe. C'était là, en effet, tout ce qui m'était nécessaire ; je pouvais confesser, prêcher, instruire mon peuple, et, en un mot, remplir une bonne partie des devoirs de mon ministère et faire encore un peu de bien ; mais cela ne me suffisait pas et je voulais y voir pour travailler plus efficacement à l'œuvre de Dieu.

Ne voulant pas négliger les moyens humains, sur l'avis de mon excellent évêque et père, je me rendis à Madras pour y consulter les plus habiles médecins oculistes de la présidence. Mes yeux furent examinés à différentes reprises, et séparément, par quatre docteurs anglais, qui, tout bien pesé, me déclarèrent que j'avais une cataracte sur les deux yeux. " Elle marche très-lentement, me dirent-ils, et l'opération ne pourra pas se faire avant deux ans."

Peu satisfait de ces décisions, et voyant du reste que mon infirmité restait toujours dans le *statu quo* malgré les remèdes, j'eus recours à une consultation. Mes yeux